

Séquence 2 – Les objets au théâtre, indispensables accessoires

1/ Etude d'une œuvre intégrale : *Le Mariage de Figaro* - édition au choix des élèves

Objet(s) d'étude :

le texte théâtral, du XVII^e siècle à nos jours

La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVI^e siècle à nos jours (pour le monologue de Figaro)

Problématique : En quoi la pièce de Beaumarchais peut-elle se lire comme un spectacle total et comme une tribune pour des revendications sociales ?

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral :

Le Mariage de Figaro, I, 7-8, de I, 7 « Chérubin - Fanchette est douce, elle m'écoute au moins : tu ne l'es pas, toi ! » à la fin de la scène 8

Le Mariage de Figaro, II, 21, extrait, de « Le Comte *le secoue avec colère.* » à « Le Comte (...) (*Il veut sortir avec dépit.*) »

Le Mariage de Figaro, V, 3, extrait, de « Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... » à « (*Il se lève en s'échauffant.*) »

Lectures et activités menées en vue de la seconde partie de l'oral :

Lectures cursives en vue de la seconde partie de l'oral :

- « Caractères et habillements de la pièce », « Placement des acteurs » et liste des personnages
- Etude cursive des scènes d'exposition du *Mariage de Figaro*, de *Monsieur de Pourceaugnac*, *Ruy Blas*, *En attendant Godot*
- Etude d'un groupement de scènes d'affrontements entre hommes et femmes : tirade d'Arnolphe dans *L'Ecole des femmes* de Molière, confrontation et tirade de Marceline dans *Le Mariage de Figaro*, confrontation et tirade de Marianne dans *Les Caprices de Marianne*, affrontement entre Adrien et Mathilde dans *Le Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès

Histoire des arts

- Réflexions sur la mise en scène de la pièce : les costumes de Suzanne (manuel p 194-195) et trois décors issus de mises en scène différentes
- Visionnage de l'extrait d'une captation des *Noces de Figaro* de Mozart (mise en scène de Strehler) pour l'Opéra Bastille en 2010 (direction Philippe Jordan) : l'air de Chérubin
- Réflexion sur la mise en scène de Christophe Rauck du *Mariage de Figaro*

Parcours de lecture / pistes suivies dans l'œuvre :

- la relation maître/valet dans la pièce (Figaro et la conduite de l'intrigue)
- un spectacle total : le renouvellement dramaturgique
- les revendications sociales et politiques dans la pièce

Activités :

- Place de Beaumarchais dans l'histoire du théâtre et de sa représentation, et dans le siècle des Lumières
- Ecriture d'invention : *j'ai fait un carnet de mise en scène précédé d'une note d'intention sur les scènes suivantes du Mariage de Figaro : II, 10-17 ou V, 9-19 (rayer les scènes non traitées)* (à apporter le jour de l'oral)

Lectures personnelles :

Sorties culturelles : la classe a assisté à une représentation de la pièce *Les Demeurées*, de Jeanne Benameur, dans une mise en scène de Sylvie Pascaud

Séquence 2 – Les objets au théâtre, indispensables accessoires

2) Groupement de textes : les objets au théâtre

Objet d'étude : le texte théâtral, du XVIII^e siècle à nos jours

Problématique : Comment la représentation des objets peut-elle devenir support de jeu et rendre compte des relations entre les personnages, et, à travers eux, les êtres humains ?

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral

- *Le Mariage de Figaro*, I, 7-8, de I, 7 « Chérubin - Fanchette est douce, elle m'écoute au moins : tu ne l'es pas, toi ! » à la fin de la scène 8
- *Le Mariage de Figaro*, II, 21, extrait, de « Le Comte le secoue avec colère. » à « Le Comte (...) (Il veut sortir avec dépit.) »
- Victor Hugo, *Ruy Blas*, 1838, Acte II, scène 3, extrait (de « La Reine, lui arrachant la lettre et l'examinant à son tour » à « Ruy Blas, à part. Faites, mon dieu, qu'en ce moment je meure ! »),
- Samuel Beckett, *En attendant Godot*, 1953, Acte I, de « Pozzo (d'un geste large). - Ne parlons plus de ça. » à « Vladimir. – C'est fatal. »

Lectures et activités menées en vue de la seconde partie de l'oral

Lectures cursives :

Réflexion sur le rôle des objets dans les relations entre les personnages dans *Le Mariage de Figaro* et dans les autres textes étudiés ainsi que dans un extrait de la scène première de *Art*, de Yasmina Reza, *Art*, 1994.

Travaux :

Réflexion sur un sujet de dissertation : les objets, et plus largement les accessoires, les costumes et le décor, n'ont-ils qu'un rôle secondaire au théâtre ?

Invention : rédigez une saynète comique (dialogues et didascalies) qui mettra en scène deux ou trois personnages confrontés à un objet de la modernité (un téléphone portable, un ordinateur, un robot ménager, un objet de domotique...). L'accessoire manipulé par les personnages fera l'objet d'un emploi ludique et pourra être détourné de sa fonction première.

Histoire des arts :

Etude du court-métrage d'Yvon Marciano, *Emilie Muller*, 1993, visible sur youtube et sur le blog de la classe

Lecture cursive : lecture intégrale obligatoire de la pièce. Lecture conseillée du *Barbier de Séville*, de *Ruy Blas*, *En attendant Godot*, *Art*

Lectures personnelles :

Sorties culturelles :

Pierre Augustin Caron de BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro*, 1784, acte I, scène 7, fin, et scène 8.

C'est le jour du mariage de Figaro et de Suzanne, valet et servante du comte et de la comtesse Almaviva. Suzanne s'inquiète : le comte Almaviva veut obtenir ses faveurs dès le soir du mariage. Chérubin, le jeune page, annonce à Suzanne qu'il vient d'être renvoyé du château par le Comte. Amoureux de la Comtesse, le jeune garçon vient de voler à Suzanne le ruban de sa maîtresse et s'amuse à la séduire en lui courant après autour d'un fauteuil.

Scène VII, fin

SUZANNE, CHÉRUBIN.

[...]

CHÉRUBIN - Fanchette¹ est douce, elle m'écoute au moins : tu ne l'es pas, toi !

SUZANNE - C'est bien dommage ; écoutez donc monsieur ! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN - *tourne en fuyant*. Ah ! ouiche ! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers. (*Il lui donne chasse à son tour.*)

5 SUZANNE *tourne en fuyant*. Mille soufflets², si vous approchez ! Je vais m'en plaindre à ma maîtresse ; et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : C'est bien fait, monseigneur, chassez-nous ce petit voleur ; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN - *voit le comte entrer ; il se jette derrière le fauteuil avec effroi*. Je suis perdu.

10 SUZANNE. Quelle frayeur ?

Scène VIII

SUZANNE, Le COMTE, CHÉRUBIN *caché*.

SUZANNE *aperçoit le Comte*. Ah !... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance*. Tu es émue, Suzon ! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée*. Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvait avec moi...

15 LE COMTE. Je serais désolé qu'on m'y surprît ; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Basile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues ; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement*. Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main*. Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro, je lui donne un excellent poste ; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

20 SUZANNE. Ah ! si j'osais parler !

LE COMTE *la rapproche de lui*. Parle, parle, ma chère ; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée*. Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE. Mais dis auparavant.

25 SUZANNE, *en colère*. Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE. Sur le devoir des femmes.

SUZANNE. Eh bien ! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur³, et qu'il l'épousa par amour ; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur⁴...

30 LE COMTE, *gaiement*. Qui faisait bien de la peine aux filles ! Ah ! Suzette, ce droit charmant ! si tu venais en jaser sur la brune⁵, au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

BASILE *parle en dehors*. Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE *se lève*. Quelle est cette voix ?

SUZANNE. Que je suis malheureuse !

LE COMTE. Sors, pour qu'on n'entre pas.

35 SUZANNE, *troublée*. Que je vous laisse ici ?

BASILE *crie en dehors*. Monseigneur était chez madame, il en est sorti ; je vais voir.

LE COMTE. Et pas un lieu pour se cacher ! Ah ! derrière ce fauteuil... assez mal ; mais renvoie-le bien vite.

(*Suzanne lui barre le chemin ; il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page ; mais pendant que le comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne, et se jette effrayé sur le fauteuil, à genoux, et*

40 *s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le page, et se met devant le fauteuil.*)

Notes 1. Fanchette : cousine de Suzanne et fille d'Antonio, jardinier du château. Chérubin cherche à la séduire. 2. Soufflets : gifles. 3. Dans la pièce *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais, Figaro avait aidé le comte Almaviva à délivrer la jeune Rosine du vieux docteur Bartholo, et à l'épouser. 4. Le comte a aboli le « droit du seigneur », que se donnaient les seigneurs sur toutes les employées de leur maison : le seigneur pouvait obtenir les faveurs de toutes les femmes mariées de sa maison, la nuit de leurs noces. 5. En discuter à la tombée de la nuit.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte II, scène 21, extrait

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

Le Comte *le secoue avec colère.* On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre ?

Antonio. Oui, mon Excellence ; tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant...

Le Comte, *impatiente.* Après ?

5 **Antonio.** J'ai bien voulu courir après ; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*Levant le doigt.*)

Le Comte. Au moins tu reconnaîtrais l'homme ?

Antonio. Oh ! que oui-dà !... si je l'avais vu, pourtant !

Suzanne, *bas à Figaro.* Il ne l'a pas vu.

10 **Figaro.** Voilà bien du train pour un pot de fleurs ! combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée ? Il est inutile de chercher, monseigneur ; c'est moi qui ai sauté.

Le Comte. Comment, c'est vous !

Antonio. *Combien te faut-il, pleurard ?* Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là ? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet.

Figaro. Certainement ; quand on saute, on se pelotonne...

15 **Antonio.** M'est avis que c'était plutôt... qui dirait, le gringalet de page.

Le Comte. Chérubin, tu veux dire ?

Figaro. Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

Antonio. Oh ! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça ; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même.

Le Comte. Quelle patience !

20 **Figaro.** J'étais dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud !... J'attendais là ma Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet ; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

25 **Antonio.** Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste, en tombant.

Le Comte *se jette dessus.* Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

Figaro, *à part.* Je suis pris.

Le Comte, *à Figaro.* La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche ?

30 **Figaro,** *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.* Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant ! Il faut répondre à tout... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle !... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?... Non, la voici... J'avais l'état des meubles du petit château dans l'autre poche... (*Le Comte rouvre le papier qu'il tient.*)

La Comtesse, *bas à Suzanne.* Ah ! dieux ! Suzon, c'est le brevet d'officier.

35 **Suzanne,** *bas à Figaro.* Tout est perdu, c'est le brevet.

Le Comte, *replie le papier.* Eh bien ! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas ?

Antonio, *s'approchant de Figaro.* Monseigneur dit si vous ne devinez pas ?

Figaro *le repousse.* Fi donc ! vilain, qui me parle dans le nez !

Le Comte. Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être ?

40 **Figaro.** A, a, a, ah ! *povero !* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O o, o, oh ! étourdi que je suis ! que fera-t-il sans son brevet ? Il faut courir...

Le Comte. Pourquoi vous l'aurait-il remis ?

Figaro, *embarrassé.* Il... désirait qu'on y fit quelque chose.

Le Comte *regarde son papier.* Il n'y manque rien.

45 **La Comtesse,** *bas à Suzanne.* Le cachet.

Suzanne, *bas à Figaro.* Le cachet manque.

Le Comte, *à Figaro.* Vous ne répondez pas ?

Figaro. C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage...

Le Comte. L'usage ! l'usage ! l'usage de quoi ?

50 **Figaro.** D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

Le Comte *rouvre le papier et le chiffonne de colère.* Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*À part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas ! (*Il veut sortir avec dépit.*)

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte V, scène 3, extrait

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.* [...]

Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour
5 subsister¹ seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagne : et vous voulez jouter²... On vient... c'est elle... ce n'est personne. – La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me
10 mettre à la main une lancette vétérinaire³ ! – Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis⁴ une pierre au cou ! Je broche⁵ une comédie dans les mœurs du sérail⁶. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte⁷, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca⁸, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux
15 princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate⁹, en nous disant : *chiens de chrétiens* ! – Ne pouvant avilir l'esprit¹⁰, on se venge en le maltraitant. – Mes joues creusaient¹¹, mon terme¹² était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors¹³, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol¹⁴, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre
20 baisser pour moi le pont d'un château fort¹⁵, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé¹⁶ son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue¹⁷ ; et
25 comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit¹⁸, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection
30 de deux ou trois censeurs¹⁹. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées²⁰ d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille²¹, on me supprime²², et me voilà derechef²³ sans emploi ! – Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon²⁴ : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes
35 dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses²⁵ d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais²⁶ ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans
40 souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) [...]

Vocabulaire : 1. Subsister: survivre. 2. Jouter : rivaliser, lutter (langage noble, d'après la pratique seigneuriale de la joute équestre). 3. Lancette : instrument de chirurgie servant à pratiquer les saignées. 4. me fussé-je mis : il eût mieux valu que je me misse. 5. Broche : écris rapidement, bâcle, rédige à la hâte (un ouvrage broché, à la couverture souple, s'oppose au livre relié). 6. dans les mœurs du sérail : à la manière orientale, comme dans un harem. 7. Sublime-Porte : désigne ici le sultan de Constantinople et son royaume. 8. Barca : royaume arabe de Cyrénaïque correspondant à la partie orientale de la Libye. 9. Meurtrissent l'omoplate : allusion possible au fouet ou aux marques au fer rouge imposées aux prisonniers. 10. Avilir l'esprit: abaisser, humilier. 11. creusaient: devenaient creuses. 12. Terme : jour de paiement du loyer. 13. Recors : officier de justice secondant l'huissier, chargé de recouvrer les impayés. 14. Sol : sou. 15. Le pont d'un château fort : la Bastille. 16. Cuvé : calmé. 17. On me met un jour dans la rue : périphrase ironique : à ma sortie de prison. 18. Des corps en crédit : des institutions (corps de l'Etat), des organismes sociaux, jouissant de considération, influentes. 19. « Censeur » (1704) : celui au jugement duquel un gouvernement soumet un texte avant d'en autoriser la publication. Agents de la censure, relisant les textes pour les modifier ou les faire interdire. 20. Aller sur les brisées : traiter le sujet. 21. Pauvres diables à la feuille : écrivains payés au nombre de pages écrites. 22. on me supprime: on interdit la publication de mon journal. 23. Derechef : de nouveau, aussitôt. 24. Pharaon : jeu de cartes avec pari, pratiqué dans les maisons de jeu. 25. Brasse : mesure de longueur ou de profondeur. 26. Trousse et cuir anglais : instruments du barbier ; le cuir est destiné à aiguiser les lames du barbier, premier métier de Figaro.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS DE LA PIÈCE

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du coeur ne doit rien ôter au bon ton de ses manières. Dans les moeurs de ce temps-là, les grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais, joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles et assuré le succès de la pièce. Son vêtement du premier et second acte est un habit de chasse, avec des bottines à mi-jambe de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle Saint-Val cadette. Son vêtement du premier, second et quatrième acte est une lévite commode, et nul ornement sur la tête. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettait la moindre charge, il aviliraît un rôle que le premier comique du théâtre, M. Prévillo, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées et pourrait s'élever à son entière conception. Son vêtement comme dans Le Barbier de Séville.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu Mlle Contat doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque appelée depuis par nos marchandes: «à la Suzanne». Dans la fête du quatrième acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse qui se dissipe par degrés, de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par-derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson, un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élançe à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mère, au fond du coeur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, aux premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans Le Barbier de Séville; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans Le Barbier de Séville; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contresens s'il y

cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER OU ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

PLACEMENT DES ACTEURS

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène, il est désigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs en produit bientôt un total dans le jeu des pièces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de société.

PERSONNAGES

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie

LA COMTESSE, sa femme

FIGARO, valet de chambre du Comte, et concierge du château

SUZANNE, première camariste de la Comtesse, et fiancée de Figaro

MARCELINE, femme de charge

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette

FANCHETTE, fille d'Antonio

CHÉRUBIN, premier page du Comte BARTHOLO, médecin de Séville

BAZILLE, maître de clavecin de la Comtesse

DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siège

DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de don Gusman

UN HUISSIER-AUDIENCIER

GRIPPE-SOLEIL, jeune pastoureau

UNE JEUNE BERGÈRE

PÉDRILLE, piqueur du Comte

Personnages muets

TROUPE DE VALETS

TROUPE DE PAYSANNES

TROUPE DE PAYSANS

La scène est au château d'Agua-Frescas, à trois lieues de Séville.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*

Les mises en scène du *Mariage de Figaro*

Les costumes de Suzanne



Mise en scène de Jean-Pierre Vincent, au théâtre national de Chaillot à Paris en 1987, avec Didier Sandre (Almaviva) et Dominique Blanc (Suzanne).



Geneviève Casile (La Comtesse) et Dominique Constanza (Suzanne) ; mise en scène d'Antoine Vitez à la Comédie-Française à Paris en 1989.

en 2006.



Christiane Oelze (La Comtesse), Lorenzo Regazzo (Figaro) et Heidi Grant Murphy (Suzanne) ; mise en scène de Christoph Marthaler à l'opéra Garnier à Paris



Anne Kessler (Suzanne), Elsa Lepoivre (La Comtesse) ; mise en scène de Christophe Rauck, Comédie-Française, Paris, 2007.

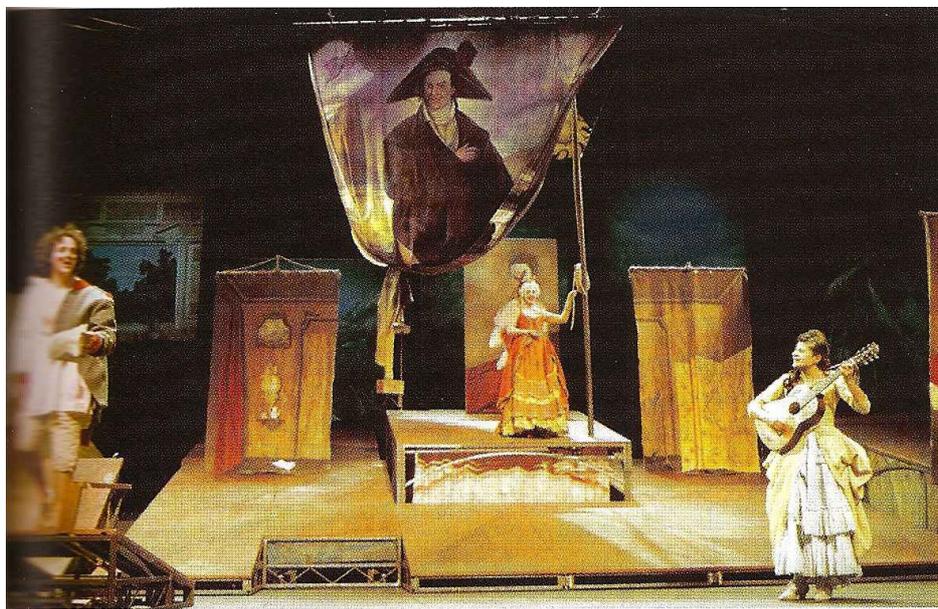
Trois mises en scène du Mariage de Figaro



Mise en scène de Sophie Lecarpentier en 2011 au Théâtre de l'Ouest parisien, à Boulogne.



Mise en scène d'Antoine Vitez en 1989 à la Comédie-Française, à Paris. Scénographie de Yannis Kokkos.



Mise en scène de Jean-François Sivadier en 2000 au Théâtre national de Bretagne, à Rennes.

Victor HUGO, *Ruy Blas*, 1838, Acte II, scène 3, extrait.

Don Salluste, pour se venger de la reine d'Espagne, qui l'a fait bannir du royaume, a obligé son valet Ruy Blas à se faire passer pour le comte Don César de Bazan, afin d'avoir auprès du roi un espion. Or, Ruy Blas est amoureux de la reine et lui a fait parvenir, sans donner son identité, une lettre d'amour. La reine, délaissée par le roi, est très sensible à cette lettre. Du fond de la salle du palais, Ruy Blas, sous l'apparence de Don César, observe la reine prendre connaissance d'une lettre que le roi lui a dictée et qui porte donc son écriture.

	<p>La Reine, lui arrachant la lettre et l'examinant à son tour.</p> <p>En effet, Ce n'est pas de sa main. Rien que sa signature ! <i>Elle l'examine avec plus d'attention et paraît frappée de stupeur. A part.</i> Est-ce une illusion ? C'est la même écriture Que celle de la lettre ! <i>Elle désigne de la main la lettre qu'elle vient de cacher sur son cœur.</i></p> <p>Oh ! Qu'est-ce que cela ?</p> <p><i>A la duchesse.</i> Où donc est le porteur du message ?</p> <p>La Duchesse, montrant <i>Ruy Blas</i>.</p> <p>Il est là.</p> <p>La Reine, se tournant à demi vers <i>Ruy Blas</i>. Ce jeune homme ?</p> <p>La Duchesse. C'est lui qui l'apporte en personne. — Un nouvel écuyer¹ que sa majesté donne A la reine. Un seigneur que de la part du roi Monsieur De Santa-Cruz me recommande, à moi.</p> <p>La Reine Son nom ?</p> <p>La Duchesse. C'est le seigneur César De Bazan, comte De Garofa. S'il faut croire ce qu'on raconte, C'est le plus accompli gentilhomme qui soit.</p> <p>La Reine. Bien. Je veux lui parler.</p> <p>A Ruy Blas. Monsieur...</p> <p>Ruy Blas, à part, tressaillant. Elle me voit !</p> <p>15 Elle me parle ! Dieu ! Je tremble.</p> <p>La Duchesse, à part, <i>Ruy Blas</i>. Approchez, comte.</p> <p>Don Guritan, regardant <i>Ruy Blas</i> de travers, à part. Ce jeune homme ! écuyer ! Ce n'est pas là mon compte. <i>Ruy Blas pâle et troublé, approche à pas lents.</i></p> <p>La Reine, à <i>Ruy Blas</i>. Vous venez d'Aranjuez ?</p> <p>Ruy Blas, s'inclinant. Oui, Madame.</p> <p>La Reine. Le roi Se porte bien ? <i>Ruy Blas s'incline, elle montre la lettre royale.</i> Il a dicté ceci pour moi ?</p> <p>Ruy Blas. Il était à cheval, il a dicté la lettre... <i>Il hésite un moment.</i></p> <p>20 A l'un des assistants.</p> <p>La Reine, à part, regardant <i>Ruy Blas</i>. Son regard me pénètre. Je n'ose demander à qui.</p>	
	<p><i>Haut.</i> C'est bien, allez.</p> <p>— Ah ! — <i>Ruy Blas, qui avait fait quelques pas pour sortir, revient vers la reine.</i> Beaucoup de seigneurs étaient là rassemblés ? <i>A part.</i> Pourquoi donc suis-je émue en voyant ce jeune homme ? <i>Ruy Blas s'incline, elle reprend.</i> Lesquels ?</p> <p>Ruy Blas. Je ne sais point les noms dont on les nomme.</p> <p>25 Je n'ai passé là-bas que des instants fort courts. Voilà trois jours que j'ai quitté Madrid. <i>La Reine, à part.</i> Trois jours ! <i>Elle fixe un regard plein de trouble sur Ruy Blas.</i></p> <p>Ruy Blas, à part C'est la femme d'un autre ! ô jalousie affreuse ! — Et de qui ! — Dans mon cœur un abîme se creuse.</p> <p>Don Guritan, s'approchant de <i>Ruy Blas</i>. Vous êtes écuyer de la reine ? Un seul mot.</p> <p>30 Vous connaissez quel est votre service ? Il faut Vous tenir cette nuit dans la chambre prochaine, Afin d'ouvrir au roi, s'il venait chez la reine.</p> <p>Ruy Blas, à part. Ouvrir au roi ! Moi !</p> <p><i>Haut.</i> Mais... il est absent.</p> <p>Don Guritan Le roi Peut-il pas arriver à l'improviste ?</p> <p>Ruy Blas, à part. Quoi !</p> <p>Don Guritan, à part, observant <i>Ruy Blas</i>. 35 Qu'a-t-il ?</p> <p>La Reine, qui a tout entendu et dont le regard est resté fixé sur <i>Ruy Blas</i>. Comme il pâlit ! <i>Ruy Blas chancelant s'appuie sur le bras d'un fauteuil.</i></p> <p>Casilda, à la reine. Madame, ce jeune homme Se trouve mal !</p> <p>Ruy Blas, se soutenant à peine. Moi, non ! Mais c'est singulier comme Le grand air... le soleil... la longueur du chemin... <i>A part.</i> — Ouvrir au roi ! <i>Il tombe épuisé sur un fauteuil. Son manteau se dérange et laisse voir sa main gauche enveloppée de linges ensanglantés².</i></p> <p>Casilda Grand dieu, madame ! à cette main Il est blessé !</p> <p>La Reine. Blessé !</p>	

<p>Casilda.</p> <p>Mais il perd connaissance !</p> <p>40 Mais, vite, faisons-lui respirer quelque essence ! La Reine, fouillant dans sa gorgerette. Un flacon que j'ai là contient une liqueur... <i>En ce moment son regard tombe sur la manchette que Ruy Blas porte au bras droit.</i></p> <p style="text-align: right;"><i>A part.</i></p> <p>C'est la même dentelle ! <i>Au même instant elle a tiré le flacon de sa poitrine, et, dans son trouble, elle a pris en même temps le morceau de dentelle qui y était caché. Ruy Blas, qui ne la quitte pas des yeux, voit cette dentelle sortir du</i></p>	<p style="text-align: right;"><i>sein de la reine.</i></p> <p>Ruy Blas, éperdu.</p> <p style="text-align: right;">Oh !</p> <p><i>Le regard de la reine et le regard de Ruy Blas se rencontrent. Un silence.</i></p> <p>La Reine, à part.</p> <p style="text-align: right;">C'est lui !</p> <p>Ruy Blas, à part. Sur son cœur !</p> <p>La Reine, à part.</p> <p style="text-align: right;">C'est lui !</p> <p>Ruy Blas, à part. Faites, mon dieu, qu'en ce moment je meure !</p>
--	--

1. L'écuyer est un gentilhomme qui a une fonction honorifique importante puisqu'il porte l'écu du noble qu'il sert. 2. Quand la reine a reçu la lettre d'amour de Ruy Blas sur son balcon, elle était enveloppée dans une dentelle tachée de sang.

Samuel BECKETT (1906-1989), *En attendant Godot* (1953), Acte I.

Deux clochards, Vladimir et Estragon, trompent leur attente, de l'improbable venue de l'énigmatique Godot, en conversant sous un arbre. Survient Pozzo, poussant devant lui à coups de fouet Lucky, en le maintenant à proximité par le moyen d'une corde passée autour du cou.

POZZO (*d'un geste large*). - Ne parlons plus de ça. (*Il tire sur la corde.*) Debout! (*Un temps.*) Chaque fois qu'il tombe il s'endort. (*Il tire sur la corde.*) Debout, charogne! (*Bruit de Lucky qui se relève et ramasse ses affaires. Pozzo tire sur la corde.*) Arrière! (*Lucky entre à reculons.*) Arrêt! (*Lucky s'arrête.*) Tourne! (*Lucky se retourne. À Vladimir et Estragon, affablement.*) Mes amis, je suis heureux de vous avoir rencontrés. (*Devant leur expression incrédule.*) Mais

5 oui, sincèrement heureux. (*Il tire sur la corde.*) Plus près! (*Lucky avance.*) Arrêt! (*Lucky s'arrête. À Vladimir et Estragon.*) Voyez-vous, la route est longue quand on chemine tout seul pendant... (*Il regarde sa montre*) ... pendant (*il calcule*) ... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive. (*À Lucky.*) Manteau! (*Lucky dépose la valise, avance, donne le manteau, recule, reprend la valise.*) Tiens ça. (*Pozzo lui tend le fouet, Lucky avance et, n'ayant plus de mains, se penche et prend le fouet entre ses dents, puis recule. Pozzo commence à mettre son manteau, s'arrête.*) Manteau! (*Lucky dépose tout, avance, aide Pozzo à mettre son manteau, recule, reprend tout.*)

10 Le fond de l'air est frais. (*Il finit de boutonner son manteau, se penche, s'inspecte, se relève.*) Fouet! (*Lucky avance, se penche, Pozzo lui arrache le fouet de la bouche, Lucky recule.*) Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables (*Il regarde les deux semblables*), même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement. (*À Lucky.*) Pliant! (*Lucky dépose valise et panier, avance, ouvre le pliant, le pose par terre, recule, reprend valise et panier. Pozzo regarde le pliant.*) Plus près! (*Lucky dépose valise et panier, avance, déplace le pliant, recule, reprend valise et panier. Pozzo s'assied, pose le bout de son fouet contre la poitrine de Lucky et pousse.*)

15 Arrière! (*Lucky recule.*) Encore. (*Lucky recule encore.*) Arrêt! (*Lucky s'arrête. À Vladimir et Estragon.*) C'est pourquoi, avec votre permission, je m'en vais rester un moment auprès de vous, avant de m'aventurer plus avant. (*À Lucky.*) Panier! (*Lucky avance, donne le panier, recule.*) Le grand air, ça creuse. (*Il ouvre le panier, en retire un morceau de poulet, un morceau de pain et une bouteille de vin. À Lucky.*) Panier! (*Lucky avance, prend le panier, recule, s'immobilise.*) Plus loin! (*Lucky recule.*) Là! (*Lucky s'arrête.*) Il pue. (*Il boit une rasade à même le goulot.*) A la bonne nôtre. (*Il dépose la bouteille et se met à manger.*)

Silence. Estragon et Vladimir, s'enhardissant peu à peu, tournent autour de Lucky, l'inspectent sur toutes les coutures. Pozzo mord dans son poulet avec voracité, jette les os après les avoir sucés. Lucky ploie lentement, jusqu'à

25 *ce que la valise frôle le sol, se redresse brusquement, recommence à ployer. Rythme de celui qui dort beaucoup.*

ESTRAGON. - Qu'est-ce qu'il a ?
VLADIMIR. - Il a l'air fatigué.
ESTRAGON. - Pourquoi ne dépose-t-il pas ses bagages ?
VLADIMIR. - Est-ce que je sais ? (*Ils le serrent de plus près.*) Attention !

30 ESTRAGON. - Si on lui parlait ?
VLADIMIR. - Regarde-moi ça !
ESTRAGON. - Quoi ?
VLADIMIR (*indiquant.*) - Le cou.
ESTRAGON (*regardant le cou.*) - Je ne vois rien.
VLADIMIR. - Mets-toi ici.
Estragon se met à la place de Vladimir.
ESTRAGON. - En effet.
VLADIMIR. - A vif.
ESTRAGON. - C'est la corde.
VLADIMIR. - A force de frotter.
ESTRAGON. - C'est le nœud.
VLADIMIR. - C'est fatal.

PERSONNAGES

Marc

Serge

Yvan

Le salon d'un appartement.

Un seul décor. Le plus dépouillé, le plus neutre possible.

Les scènes se déroulent successivement chez Serge, Yvan et Marc.

Rien ne change, sauf l'œuvre de peinture exposée.

Marc, seul.

MARC : Mon ami Serge a acheté un tableau.

C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux¹.

5 Mon ami Serge est un ami depuis longtemps. C'est un garçon qui a bien réussi, il est médecin dermatologue et il aime l'art.

Lundi, je suis allé voir le tableau que Serge avait acquis samedi mais qu'il convoitait depuis plusieurs mois.

Un tableau blanc, avec des liserés blancs.

*

10 *Chez Serge.*

Posée à même le sol, une toile blanche, avec de fins liserés blancs transversaux.

Serge regarde, réjouit, son tableau.

Marc regarde le tableau.

Serge regarde Marc qui regarde le tableau.

15 *Un long temps où tous les sentiments se traduisent sans mot.*

MARC : Cher ?

SERGE : Deux cent mille.

MARC : Deux cent mille ?...

SERGE : Handington me le reprend à vingt-deux.

20 MARC : Qui est-ce ?

SERGE : Handington ? !

MARC : Connais pas.

SERGE : Handington ! La galerie Handington !

MARC : La galerie Handington te le reprend à vingt-deux ? ...

25 SERGE : Non, pas la galerie. Lui. Handington lui-même. Pour lui.

MARC : Et pourquoi ce n'est pas Handington qui l'a acheté ?

SERGE : Parce que tous ces gens ont intérêt à vendre à des particuliers. Il faut que le marché circule.

MARC : Ouais ...

SERGE : Alors ?

30 MARC : ...

SERGE : Tu n'es pas bien là. Regarde-le d'ici. Tu aperçois les lignes ?

MARC : Comment s'appelle le ...

SERGE : Peintre. Antrios.

MARC : Connu ?

35 SERGE : Très. Très !

Un temps.

MARC : Serge, tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs ?

SERGE : Mais mon vieux, c'est le prix. C'est un ANTRIOS !

MARC : Tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs !

40 SERGE : J'étais sûr que tu passerais à côté.

MARC : Tu as acheté cette merde deux cent mille francs ? !

*

1. Des lignes blanches marquées d'un très fin trait plus foncé.